Témoignage : les enfants de guerre

Autor(en): **Goeldin, Michel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **23 (1993)**

Heft 9

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-829107

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES ENFANTS DE GUERRE

Témoignage

Michel Gœldin

Il nous est arrivé, à Yucki et à moi, une grande et forte aventure. Une expérience unique, une de celles qui marquent la vie d'une cicatrice indélébile.

C'était le 11 juillet. A l'aube, nous avions quitté San Miguel, dans l'est du Salvador, deux jeeps, deux ambulances et un camion. Une équipe médicale du CICR se rendait comme chaque mois à San Jeronimo, un des cent villages isolés par le conflit, dans une région de volcans éteints recouverts par la jungle.
Pour les autres membres de l'équipe, la routine. Cinq heures de piste pour quatre-vingt kilomètres. Traverser la ligne du front mouvant avec l'autorisation des deux forces en présence. Dépasser des patrouilles, franchir des barrages militaires et cinq gués gonflés par les pluies tropicales. A un moment, au loin, le grondement d'un tir d'artillerie. Donner à des centaines de femmes et d'enfants, et aux rares hommes qui restent des soins médicaux et dentaires dans une école désaffectée faute d'instituteur. L'air était torride et le ciel chargé de cumulus, ma chemise collait à la peau, les médecins salvadoriens auscultaient et prescrivaient des médicaments de base.
Pendant ce temps, un délégué suisse de l'âge de nos enfants enquêtait discrètement sur un adolescent du village qui avait été enlevé, quatorze ans, bien assez grand pour se battre. Il fallait savoir s'il avait été enrôlé de force par un des troupes en présence ou emprisonné, le retrouver, le rencontrer sans témoins et s'assurer qu'il ne risquait ni torture, ni exécution sommaire.
Je discutais de mon mieux avec des paysans, mes pauvres mots d'espagnol complétés par des gestes. Yucki prenait des photos d'ambiance et faisait des portraits. Entre autres, elle fit une photo de deux bambins à demi nus, accrochés à la main de leur mère. Sur le visage du garçonnet on pouvait déjà lire la violence et la colère, et celui de sa soeur exprimait toute la résignation du monde. Ces enfants n'avaient jamais rien connu d'autre que la guerre.
Nous sommes rentrés à la délégation la nuit tombée. Demain à l'aube, l'équipe repartait dans un autre village soigner d'autres enfants aux visages terribles. Une douche, un repas rapide avant de rejoindre notre chambre, de gribouiller encore quelques notes ou de préparer les films et les boîtiers avant de nous écrouler sur notre lit, sous la moustiquaire. Des trombes de pluie noyaient les hibiscus et les bananiers, dans la cour.
Un téléphone de Paris: notre fille venait de donner naissance à Julian, notre premier petit-fils.
Malgré notre fatigue, Yucki et moi avons mal dormi cette nuit-là. La joie et l'excitation bien sûr, mais aussi la pensée des enfants que nous avions vus ce jour-là, du garçonnet au regard de feu et de la fillette triste.

Sur le visage du garçonnet, on pouvait déjà lire la violence et la colère, sur celui de sa soeur, toute la résignation du monde. (Photo Yucki Goeldlin)

Nous ne pouvions pas nous empêcher de penser qu'à l'autre bout du monde - rien du tout, quelques heures d'avion - un petit garçon que nous aimions déjà sans l'avoir jamais vu allait grandir entouré de soins, d'amour et de sourires, et que lui, Julian, notre petit-fils, aurait pu naître ici à San Jeronimo et ne rien connaître d'autre qu'une guerre qu'il n'avait pas voulue.

Plus jamais, au Salvador, en Angola, à la frontière cambodgienne ou ailleurs, à Genève, New York, Jakarta ou Paris, ni Yucki ni moi ne pourrons voir sans vouloir le consoler un enfant qui pleure sans comprendre le monde qui l'entoure. Il pourrait être notre petit-fils. Il est notre petit-fils.